

La route est longue lorsqu'on n'est pas vraiment nous-mêmes. La route est longue, mais ça ne veut pas dire qu'on s'en rend compte. Je ne sais pas si ça vous est déjà arrivé, à vous, d'être obsédé par quelque chose sans en avoir conscience, mais on se sent tellement lourd dans ces moments-là, tellement abattu et tellement impuissant qu'on a seulement envie de se jeter au bout d'un quai. La mort est là, la mort est ici, et elle nous attend avec une impatience qu'un homme ne peut appréhender.

Ma route à moi restera toujours celle-ci – le Boulevard Saint-Jean-Baptiste – et ce, même si je ne l'ai jamais aimée. À vrai dire, je la détestais à un point tel que je la surnommais vertement le Boulevard Calamité. Sauf que je l'ai prise tant de fois avec mon père pour aller et revenir du cégep, et j'ai tellement réfléchi durant ces trajets que ce boulevard est devenu une partie de moi. J'ai laissé quelque part, entre La Baie et Chicoutimi, une partie intégrante de mon être que je cherchais à estomper.

Cette journée de septembre deux-mille-treize a commencé dans la pluie et le tonnerre, le tout accompagné d'une cacophonie débilante. C'était à l'intersection des boulevards Saint-Jean-Baptiste et de l'Université. Les coups de klaxon qu'avait causés mon père, lui qui avait forcé un feu jaune-rouge, s'entremêlaient au son des gouttes d'eau tombant sur le toit de l'auto.

– Maudit câlisse de tabarnak !

Mon père a appuyé hargneusement sur la pédale d'accélération et

les pneus ont produit un son strident. J'ai jeté un coup d'œil furtif au cadran de la voiture ; celui-ci indiquait sept heures cinquante. Ça ne nous laissait en effet pas beaucoup de temps pour venir à bout du trafic matinal. Je me suis alors dit que si mon père arrêta de chercher son Thermos, ses clés et même sa prothèse partielle, il pourrait prendre ça *cool* avec les feux de circulation. Je ne lui ai pas dit à lui, par contre, car il ne l'aurait pas pris. Pour vous mettre un peu en contexte, mon père, Carl Tremblay, était un auteur reconnu. Le genre d'auteur qui vend peu de livres, parce que la majorité des gens ne comprennent rien à ses histoires. Mais le genre d'auteur qui est considéré comme un génie dans le milieu littéraire. Le résultat ? Il ne se prenait pas pour de la marde, et son gros égo l'empêchait d'accepter d'être « humilié ».

Quand nous sommes finalement arrivés au cégep, le ciel grisâtre laissait toujours redouter le pire. Nous avons stationné l'auto, nous sommes entrés, et ce, à la hâte, comme tous les autres matins de l'année. Mon père et moi sommes ensuite partis dans des directions opposées, lui vers le département de littérature, moi vers mon casier.

– Bonne journée, mon grand.

– Toi aussi.

La conversation était décousue, comme si nos vies n'étaient pas synchronisées. Mon père s'était prononcé, dans un premier temps, et quand je lui avais finalement dit deux mots, il était déjà trop loin pour m'entendre. Je suis resté sur place et j'ai regardé quelque chose s'éloigner. Je ne sais pas trop si c'était lui ou si c'étaient mes paroles, mais j'étais sûr d'une chose : c'était la première tentative d'interaction depuis notre départ et elle était ratée.

Mon cours allait bientôt commencer et les professeurs ne perdent habituellement pas de temps pour fermer leur porte. J'ai arraché mon cartable de philosophie de sa tablette et je suis monté au troisième étage en courant.

Normalement, lorsque quelqu'un cherche sa salle de cours – du moins au Cégep de Chicoutimi –, les étudiants dans la classe ne

manquent pas de se moquer du « *criss* de mêlé ». On rigole, ça détend. Ça ne fait de mal à personne, ou presque. Mais même si j'ai pris le temps de vérifier que j'étais au bon endroit, ce matin-là, rien de tout cela ne s'est produit. Personne ne m'a regardé. Je me suis senti comme un fantôme. C'est alors que j'ai réalisé à quel point j'étais invisible.

À titre informatif, j'aurais préféré le mot « translucide » à « invisible » dans ce contexte, mais ça aurait été pour le moins trompeur. D'un point de vue purement sémantique, « translucide » était le terme parfait pour décrire ma présence. Mais le mot en tant que tel est problématique, car dans « translucide » il y a « lucide. »

J'étais *tout* sauf lucide.



Le Séminaire de Chicoutimi a été et restera toujours un drôle d'endroit pour moi. Durant les cinq années où j'y ai étudié, j'ai cru que j'étais quelqu'un d'unique, quelqu'un de spécial. J'ai cru que les autres adolescents de mon âge étaient tous pareils, alors qu'au fond, les choses sont beaucoup plus complexes que ça. Enfin, tout ce que je peux dire à ce stade-ci, c'est que ce n'était pas une question d'amour-propre. Je ne le savais pas encore, mais l'égo que je m'étais forgé n'était qu'une façade, qu'une protection. Mon sérieux a fini par me ruiner.

Je ne m'aimais pas autant que j'avais pu le penser.

J'étais une tête de Turc parfaite. Dès qu'on me taquinait, je réagissais, tel qu'on le souhaitait. J'étais incapable de ne pas m'en préoccuper, jamais. Il faut dire aussi que j'étais excentrique : mon gout prononcé pour la lecture ainsi que ma propension à vouloir en parler ne m'aidaient en rien dans la sphère sociale. J'avais donc conclu que ceux qui m'agaçaient partageaient tous la même vision fade de la vie, la même personnalité vide, la même médiocrité. Je me rappelle d'ailleurs un moment clé de mon secondaire. Un matin, lors de ma pause, j'étais assis contre la porte de mon casier et je dévorais un livre. Tout à coup, j'ai aperçu Mickaël Blackburn, un petit con plus jeune. Il s'est dressé en face de moi et m'a demandé si j'avais honte de lire, comme ça, devant tout le monde. C'est incontestablement à ce moment-là que j'ai perdu confiance en ma génération, en moi-même, essentiellement.

Mes années au cégep ont été marquantes à bien des égards. Non seulement ai-je été laissé tranquille par tous et toutes, mais j'ai aussi

réalisé que les gens avec qui j'étudiais – même ceux qui venaient du Séminaire – étaient tous différents les uns des autres. Je dois avouer qu'une grande partie d'eux étaient à mon avis des crétiens sans envergure. Mais au cégep, j'ai réalisé qu'ils avaient au moins le mérite d'être des crétiens authentiques. Ils étaient eux-mêmes.

Ils étaient ce que je n'étais pas et ce que j'étais *loin* d'être.

La prise de présences avait déjà commencé quand je suis entré dans le H-3034. Au moins, le professeur n'était pas encore arrivé aux Tremblay. J'ai balayé des yeux la pièce et j'ai repéré une place libre à côté de Janelle et de Rousseau. Ces derniers étaient des étudiants de Sciences humaines avec qui j'avais fait un cours de français obligatoire. J'ai avancé vers eux, puis j'ai vu que je pouvais m'asseoir ailleurs : à côté d'une fille qui, à en juger par son apparence, était aussi anonyme que moi. Je n'ai pas hésité une seconde.

Peu après le début du cours, quelqu'un a cogné à la porte. Le professeur s'est interrompu pour aller ouvrir, et un grand gaillard a franchi le seuil. Il avait les cheveux bruns, les yeux bruns, il portait une casquette des Bruins de Boston – par-dessus sa *back coiffe* – et il avait un chandail de la LHJMQ sur le dos. Sa démarche était celle d'un vrai frais chié sans vergogne. Alors qu'il avançait lentement, Rousseau s'est exclamé :

– Enweille icitte, Davis ! On t'a gardé une place, estie de pas là !

Presque toutes les filles étaient en admiration devant le retardataire. Davis était d'un ravissement total. Le professeur, les yeux levés vers le ciel, a pris sa liste de présences pour cocher son nom.

– Mathieu, c'est ça ?

Le sourire de Mathieu débordait d'arrogance.

– *Yes sir.*

– Arrange-toi pour arriver à l'heure, à l'avenir, mon gars, parce que c'est la dernière fois.

Mathieu a esquissé à nouveau un rictus, puis il est allé s'asseoir avec ses amis. J'ai entendu Janelle s'exclamer : « *That's it, that's all, le gros!* », et j'ai vu Rousseau lever la main pour faire un *high five* au nouvel arrivé.

Tout le monde connaissait Mathieu Davis au Cégep de Chicoutimi. Même moi qui détestais le hockey. Tout le monde parlait de lui, tout le monde l'admirait, tout le monde voulait être son ami. La saison précédente, il avait joué pour l'Océanic de Rimouski avant d'être retranché. Le Centre Georges-Vézina avait pris feu chaque fois que son équipe était venue affronter nos Saguenéens adorés. Le moment de gloire de Mathieu était maintenant fini, mais il continuait néanmoins à jouer la vedette. Un vrai beau cave, si vous voulez mon avis. En tout cas, son interruption n'a pas empêché le professeur de poursuivre son cours avec enthousiasme.

– Bon, on allait parler des deux types de bien selon Aristote. Le bien relatif *et* le bien en lui-même. Le bien relatif, c'est en fait juste un bien intermédiaire qui sert à mener vers un *autre* bien. Le bien en lui-même, par contre, c'est le bien *dernier*, la fin de nos actes. Imaginez un peu comment ça explique ce que vous faites dans la vie pour être heureux. C'est débile quand on y pense, hein ?

Le silence s'est empressé de lever son doigt d'honneur à l'enseignant.

– Enfin, ce qui est important de retenir là-dedans, c'est que... Ben, c'est que le bien en lui-même doit absolument exister sinon nos actes



s'enchaînent à l'infini, passant d'un bien relatif à un autre, sans avoir de but.

Frédérick Bouchard n'avait que deux ans d'expérience, mais au moins, il avait le mérite d'être réellement passionné par ce qu'il nous apprenait. Ça se percevait dans son attitude : il gesticulait, postillonnait, criait parfois et s'exaltait toujours devant les écrits de Sartre. «L'enfer c'est les autres», répétait-il. C'était sa marotte d'enseignant. Il devenait souvent trop intense à mon goût, mais, comme j'ai dit, ça faisait au moins changement des vieux profs blasés du département.

Les étudiants étaient déjà écœurés du cours. Même un aveugle s'en serait rendu compte. Moi aussi j'avais décroché. C'était de la matière intéressante, mais je n'avais pas la tête à ça. J'avais bien d'autres choses à penser.

La pause de dix minutes a probablement été plus pénible que le cours en tant que tel. Les conversations insipides retentissaient de toutes parts. Les trois geeks blonds en Technique de l'Informatique parlaient de *Call of Duty*, les *chicks* en Sciences humaines parlaient des beaux gars en Technique de Génie civil et les étudiants en Sciences de la Nature tentaient de calmer la panique collective causée par l'examen de biologie. Et moi, l'intello d'Arts et Lettres, qu'est-ce que je faisais de ma pause ? En temps normal, j'aurais été plongé dans un roman. Mais ce matin-là, ce n'était pas le cas. Ce matin-là, je réfléchissais.

Après avoir fermé la porte et repris les présences, monsieur Bouchard nous a dit de nous séparer en groupes de trois ou quatre. Il avait préparé un exercice d'équipe sur la doctrine des épicuriens. Ces mots venaient à peine d'être prononcés quand arriva ce qui devait arriver. Rousseau et Janelle se sont tournés vers moi et ils ont commencé à me faire des petits clins d'œil complices. J'aurais pu parier un cent là-dessus ! Depuis qu'on avait eu quatre-vingt-seize

pour cent dans un travail de français, pour lequel ils n'avaient rien foutu, j'étais prétendument leur meilleur ami. Mais, quand même, j'ai pris mon étui à crayons et je suis allé les rejoindre. Je ne saurais dire si c'était par pitié ou si c'était par admiration que je l'ai fait, mais j'étais incapable de refuser.

Rousseau a lu à voix haute la situation imprimée sur le document, Janelle a farfouillé un peu dans ses notes de cours et Davis m'a fourni une feuille lignée. Leur participation était complète ; j'ai entrepris l'écriture de notre « travail d'équipe ».

Juste avant la fin de la période, j'ai ouvert mon agenda. Je recommençais seulement à treize heures trente, mais je n'aurais pas à attendre tout ce temps-là. J'avais un rendez-vous.

Je me suis dirigé vers la bibliothèque immédiatement après la fin de mon cours. Je ne suis même pas passé à mon casier. Je savais qu'il y aurait beaucoup de monde à la place publique, trop de monde pour être exact. Ce n'était pas pour moi ce déluge de voix et de regards. Chaque fois que je me faufilais entre les gens, j'avais l'impression de ne pas être à ma place, de ne plus être personne. Je ne parle même pas de ce que je ressentais lorsque je passais devant les divans de cuir et que les yeux méprisants des joueurs de football se posaient sur moi.

Je préférais éviter la place publique, tout simplement.

Avec le temps, je m'étais forgé une carapace, une espèce de mur invisible qui me séparait du reste du monde. J'avais cru, initialement, que cela me protégerait du mal, mais cela s'est avéré ne pas être le cas, du tout. Ce mur n'était en fait qu'une prison de verre qui, en plus de ne *pas* couper l'accès aux regards sombres et aux jugements des autres, m'empêchait d'entrer réellement en contact avec les individus qui croisaient ma route. J'aurais pu leur déballer mes richesses intérieures, toutes les belles choses qui peuplaient mes

pensées, mais je ne l'ai pas fait. J'ai tout gardé en dedans.

Cette prison que j'avais moi-même créée, contrairement à ce que vous pourriez croire, était impossible à détruire. Le processus de fabrication ainsi que la liste des matériaux avaient disparu de ma mémoire. De plus, je ne possédais ni les outils ni la connaissance pour entreprendre la démolition, du moins, pas à ce moment-là.

Je pensais qu'il était trop tard pour changer quoi que ce soit.